

Le blason et le rendez-vous de Samarkand

Le blason se présente comme le portrait spirituel, moral, historique de son porteur légitime manifestant ce paradoxe d'exprimer à la fois une réalité actuelle, fût-elle idéalisée, et un devenir sans cesse renouvelé. C'est pourquoi, en son essence, il est davantage qu'un simple portrait, par nature statique, mais la figure d'une dynamique de vie. C'est là, d'ailleurs, l'un de ses secrets.

Dans cette perspective, le blason dessine un chemin qui est à la fois une voie à suivre selon la libre orientation de l'âme et un état potentiellement réalisé. Il incarne donc le tracé des actes de celui (celle) qui le porte, autrement dit de ses choix exprimant ainsi sa vérité intérieure, l'usage de son libre arbitre qui doit tout à la fois s'unir humblement à la volonté divine et témoigner d'un discernement et d'un majorat spirituels orientés et soutenus notamment par la vertu de force, qui est aussi l'un des dons du Saint-Esprit.

Cette capacité de choix, en sa dimension spirituelle et morale, signe la dignité de l'homme, toujours présente en lui malgré sa condition déchue puisqu'il demeure à l'Image de son Créateur. Le principe de ce libre-arbitre (et des grâces corollaires reçues ou, au contraire, entravées) par rapport à ce qui serait un destin fixé de toute éternité a fait l'objet de multiples controverses, occasionné maintes fractures entre les courants philosophiques et religieux de l'humanité, même au sein des religions monothéistes y compris le Christianisme : souvenons-nous du Jansénisme, en particulier.

L'une de ses illustrations parmi les plus évocatrices et les plus poétiques se présente sous la forme d'un conte célèbre du Moyen-Orient. Qui ne connaît, en effet, celui que l'on nomme généralement en Occident, à travers de multiples variantes, « le rendez-vous de Samarkand » ?

On se rappelle l'histoire de ce vizir du calife de Bagdad qui, un matin, dans les rues de la ville, aperçoit la Mort, laquelle arrête aussi son regard sur lui. Affolé, le vizir demande au calife de fuir la ville pour se réfugier à Samarkand qu'il atteindra le soir même en prenant son cheval le plus rapide. Le calife accepte puis, comme à son habitude, décide de parcourir incognito les rues de la ville. Il croise la Mort et lui demande : « Pourquoi ce matin, as-tu terrorisé mon vizir en le fixant d'un regard menaçant ? ». Alors, la Mort lui répond : « Ce n'était pas un regard menaçant mais

un regard étonné car je ne m'attendais pas à le voir ici, à Bagdad, ce matin puisque j'ai rendez-vous avec lui, ce soir, à Samarkand »¹.

Il existe, à mon sens, deux lectures de ce conte dont l'écho accompagne longtemps ceux qui l'entendent.

La première, que l'on pourrait qualifier d'orientale précisément, illustre la formulation bien connue « on n'échappe pas à son destin ». Quoiqu'un être fasse, fût-ce le plus volontaire des hommes, sa destinée est tracée : « c'était écrit » comme l'affirme cette autre expression largement répandue. Dès lors, fleurissent fatalisme et résignation, justification de tous les renoncements, de toutes les chutes. La faute en est au destin, à ce que Dieu ou les dieux a (ont) ont décidé pour chacun, quoi qu'il fasse, mais non à l'être qui pense, agit, décide, car tout cela n'est qu'illusion qui le mène en réalité au temps et au lieu décidés par quelque souveraine et divine autorité.

Où se trouve, dans cette manière de comprendre le conte, la liberté que Dieu a donnée à l'homme dès sa création, le faisant ainsi à son Image et selon sa Ressemblance, comme le révèlent les Saintes Ecritures ? Où se trouve la responsabilité d'Adam et Eve dans leur Chute mais aussi les mérites spirituels que tout être humain, avec l'aide de Dieu, peut faire croître durant son existence terrestre ? Où se tient la ligne de partage entre le paradis et l'enfer et la cohérence d'un jugement dernier, voire de tous les jugements des hommes ?

Mais, plus encore, même dans la compréhension que nous avons appelée orientale, où se trouve Dieu, pourtant appelé, notamment en Islam, le Clément, le Miséricordieux ?

La seconde manière d'appréhender ce conte, que l'on peut qualifier de chrétienne, est au parfait opposé de la première.

Le vizir meurt car il fuit ; car il choisit de ne pas affronter la Mort, de ne pas combattre ou, du moins, de ne pas lui demander en face si elle vient pour lui « ici et maintenant » et donc, au sens plénier du terme, l'affronter. C'est en raison de cette peur pour sa vie (terrestre) qu'il meurt. Il pensait que la Mort venait le trouver, alors que le conte nous laisse voir que c'est lui qui va, de son propre chef, trouver la Mort (à tous les sens de cette expression). En effet, la Mort ne le cherchait pas à Bagdad, mais lui va la chercher - et la trouver - à Samarkand.

1 Compte tenu de la distance géographique réelle entre les deux villes (plus de 2 000 km à vol d'oiseau) situées, l'une en Irak, l'autre en Ouzbékistan, le conte prend ici sa pleine dimension symbolique, illustrant bien la peur du vizir qui le fait littéralement voler d'une ville à l'autre et renforçant également l'étonnement de la Mort ainsi que l'inéluçabilité du destin.

A l'inverse de l'invitation à une « sagesse » de soumission et de fatalisme déresponsabilisante mais confortable, somme toute, à certain type d'hommes, le Christ Jésus, Verbe incarné, nous exhorte à un tout autre voyage qu'une telle fuite, tragiquement vaine ; à une toute autre orientation de l'être.

« En ce temps-là, appelant la foule avec ses disciples, Jésus leur dit : "Si quelqu'un veut marcher à ma suite, qu'il renonce à lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive. Car celui qui veut sauver sa vie la perdra, mais celui qui perdra sa vie à cause de moi et de l'Évangile la sauvera" »².

Ontologiquement, les sacrements de l'initiation chrétienne (faut-il les rappeler : baptême, confirmation, eucharistie) transforment l'homme précédemment enchaînés par les conséquences de sa chute faisant de lui un être soumis à la mort, en un être ressuscité en Christ, un être-pour-la-vie, par-delà la mort terrestre en ce monde, tout « en passant » (notre Pâque) par elle, justement.

Le chrétien et, par excellence, le chevalier, la dame, notamment d'un Ordre chevaleresque ne peut cautionner ni, a fortiori, adopter l'attitude du vizir ni l'interprétation orientale du conte.

Quelles que soient les incidences de la rencontre avec la Mort, en ce Bagdad de l'âme, le chrétien fait face³. Il le peut ; plus encore : il le doit car il a reçu la grâce de voir la face de Dieu, qui est Amour et Sauveur, par le visage du Christ en son Incarnation : « *Celui qui m'a vu a vu le Père* »⁴.

Ce face-à-face divino-humain transfigure (au sens plénier) pour chacun en son histoire personnelle le face-à-face avec la Mort. Il ne le supprime pas, ni l'angoisse qu'il génère, mais il le transcende en un acte pascal qui enseme la résurrection de la chair et « la vie du siècle à venir » proclamées par le Credo.

Ainsi, la liberté héritée de Dieu est assumée ; le déroulement de la vie, la destinée, ne s'impose pas comme des rails inexorables posés par une décision étrangère, à la

2 Mt XVI, 24-26. Citons également Mt X, 39 ; Mc VIII, 34-35 ; Lc XVII, 33 ; Jn XII, 25.

3 C'est le propre et la noblesse du blason de se tenir toujours face au danger. Rappelons, par ailleurs, que « Faire face » fut la devise de Georges Guynemer (1894-1917), l'un des meilleurs pilotes de l'aviation française de la Première Guerre Mondiale, devise adoptée par l'École de l'Air à sa création. A noter que, par sa mère, Julie Noémie Doynel de Saint-Quentin, Georges Guynemer est un descendant de Louis XIII et de Louis XIV, par Louise Bathilde d'Orléans (1750-1822), sœur de Philippe d'Orléans (1747-1793) et mère du duc d'Enghien.

4 Jn XIV, 9 ; Jn XII, 45.

logique incompréhensible, mais se révèle comme une œuvre choisie et construite à chaque instant de décision où coopèrent la liberté humaine et la grâce divine.

Ces choix libres s'apparentent à une croisée de chemin. Selon le choix effectué, la voie sera un chemin de croix menant, à travers les épreuves inévitables d'une existence humaine, à la vie avec le Christ, à la vie en Christ ou une voie de mort menant, même juché sur un destrier menant grand train, à un Samarkand intérieur.

C'est tout cela que concentre, de manière muette mais si « parlante », un authentique blason.

La destinée du vizir eût été différente s'il avait posé sur la Mort, qui posait son regard sur lui, un regard de chrétien. La mort éventuelle à Bagdad n'a pas la même consistance ontologique ni la même substance spirituelle que celle de Samarkand.

Voilà pourquoi, à la différence du vizir, le chrétien, surtout le chevalier ou la dame, ne saute pas sur son cheval (alors symbole de son âme éperdue et de son attachement à lui-même) pour fuir vers un ailleurs terrestre, désertant le lieu de l'épreuve que cette rencontre laisse présager. Au contraire, il choisit de rester et de faire face, forgeant ainsi l'instant et la suite de son destin.

Humblement, mais avec la force puisée dans la fidélité aux enseignements du Seigneur, il se renonce à soi-même, se charge de sa croix (autrement dit, il confesse ses péchés et en demande le pardon, il accepte ses épreuves en tentant d'en saisir la dimension spirituelle) et consent à l'éventualité de ne pas pouvoir sauver ce que l'on appelle la vie selon la chair, mais, ce faisant atteint à bien plus : à sa résurrection, à la vie éternelle dans le Christ et donc à l'anéantissement de la Mort dans l'Amour de Dieu.

Agissant ainsi, le porteur d'un blason le conduit à son accomplissement.

Pascal, comte Gambirasio d'Asseux
Roy d'Armes